

Littérature québécoise

Numéro 58, décembre 1994, janvier–février 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19660ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1994). Compte rendu de [Littérature québécoise]. *Nuit blanche*, (58), 13–24.

LE RUBIS

France Ducasse
Les Herbes rouges, 1994,
194 p. ; 15,95 \$

Le rubis fait suite à *La double vie de Léonce et Léonil*, roman également paru aux éditions Les Herbes rouges. On y retrouve les mêmes personnages : Marie-Poe, qui avait assassiné sa voisine pour s'emparer de son fils ; Jean-Marie, son époux, toujours éperdument amoureux d'elle ; leurs filles, Nora et Anne, alias Léonce et Léonil, devenues femmes et mères à leur tour.

Bien qu'ayant atteint l'âge adulte, ces personnages demeurent très près de l'enfance. À l'exception de la cadette qui enseigne le français, les membres de la famille mènent une existence peu banale, davantage accordée à leur imaginaire qu'aux contingences et réalités de la vie quotidienne. Ainsi, leur vie fourmille de péripéties dont le récit donne au lecteur l'impression d'être plongé en plein roman d'aventures destiné à un jeune public. Cela découle évidemment de la bizarrerie des circonstances dans lesquelles ils sont nés ou ont grandi et de la complexité des liens qui les unissent.

Déjouant les règles de la vraisemblance, France Ducasse nous invite donc à partir à la recherche du passé de certains de ses personnages. Cette quête se poursuivra tantôt rue des Remparts à Québec, tantôt dans des lieux aussi exotiques que l'île de Gough. On y verra des plantes et des animaux peu familiers et même un rubis doté du pouvoir de rendre fou. On aura alors l'occasion d'en apprendre beaucoup sur les pierres et les animaux. Toutefois, cette panoplie d'éléments singuliers qui émaillent le texte ne suscite pas toujours la curiosité. Au contraire, il arrivera par moments qu'ils



prennent trop de place et que s'amenuise le plaisir qu'on aurait pu prendre à la découverte de certains aspects jusque-là inconnus de la vie des personnages.

Claire Côté

UN ANGE CORNU
AVEC DES AILES DE TÔLE
Michel Tremblay
Leméac/Actes Sud, 1994,
246 p. ; 23,95 \$

Il est toujours intéressant de savoir quels sont les livres qui ont jalonné le parcours littéraire des auteurs que nous aimons. C'est pourquoi *Un ange cornu avec des ailes de tôle*, troisième volet des *mémoires culturelles* de Michel Tremblay — réputé grand lecteur —, connaîtra fort probablement un grand succès.

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, les lectures qui ont été décisives dans la vocation d'écrivain de Michel Tremblay, du moins celles qu'il a retenues pour ses récits, ne sont pas nécessairement des livres qu'il a aimés. Au contraire, c'est bien souvent une émotion négative, déception ou jalousie, qui forme le noyau du souvenir, et le contexte dans lequel un livre a été lu ou reçu est tout aussi déterminant que



son contenu. Il y a même un chapitre consacré à un livre qu'il n'a jamais lu !

L'auteur des *Belles-sœurs* nous explique qu'il trouvait insupportable la manie de la Comtesse de Ségur d'identifier les personnages par leur nom dans les dialogues ; il nous raconte comment il ne pouvait pas croire à la fin absolument inique de *Blanche Neige* et comment il s'est amusé à inventer des dénouements pour les nains délaissés par l'ingrate héroïne et son insignifiant prince charmant ; il nous dépeint la jalousie qui l'a saisi quand, adolescent, il a eu entre les mains un livre publié par une petite Anglaise de son âge, etc. Il nous confie également la révélation qu'a été *Bonheur d'occasion* qui décrivait le vrai

monde, le plaisir de déjouer le frère enseignant en arborant le seul livre de Victor Hugo épargné par l'Index, ainsi que son identification maladroite aux héros des histoires d'aventure, inextricablement liée aux émois sexuels et à la découverte de l'homosexualité. Le tout suggère à Michel Tremblay des réflexions amères sur le système d'éducation et la culture du Québec d'avant la Révolution tranquille.

Figure dominante et principe unificateur des récits : la mère de l'auteur, grosse femme attachante aux reparties colorées (dont celle qui est devenue le titre du livre), elle-même amateur de lecture. Malheureusement les conversations reconstituées entre la mère et le fils tournent au procédé, elles sont souvent trop longues et certainement trop fréquentes.

Hélène Gaudreau

LE PETIT AIGLE À TÊTE
BLANCHE

Robert Lalonde
Seuil, 1994, 272 p. ; 24,95 \$

Non, tous les romans de Robert Lalonde ne sont pas également bons. Oui, celui-ci est excellent. Disons qu'il commence lentement. Pendant les cinquante premières pages, on croit se retrouver dans *Le diable en personne* ou dans *La belle épouvante*. On a un peu une impression de répétition. Par contre, quand le poète Aubert est révélé à lui-même, quand il commence sa vie de poète, le roman prend vraiment son envol. Ce qui séduit chez Robert Lalonde ce sont les images. Pourquoi boudier son plaisir, en voici quelques-unes : « Je lui remis le livre et aperçus alors cette lueur de tendresse au fond de ses prunelles, flamme qui m'aurait fait plonger au bout du quai, les poches pleines de cailloux. » « Il n'y a peut-être rien de plus beau au monde que l'amitié, surtout quand on ne sait pas encore ce que c'est, quand elle n'est encore qu'une ardeur qui réjouit le corps, va du cœur aux tripes et des tripes au ventre, du ventre aux pieds, et alors on danse et l'amitié gouverne le monde, sans encore se nommer. » « — Y fallait pas mettre le loup ▶

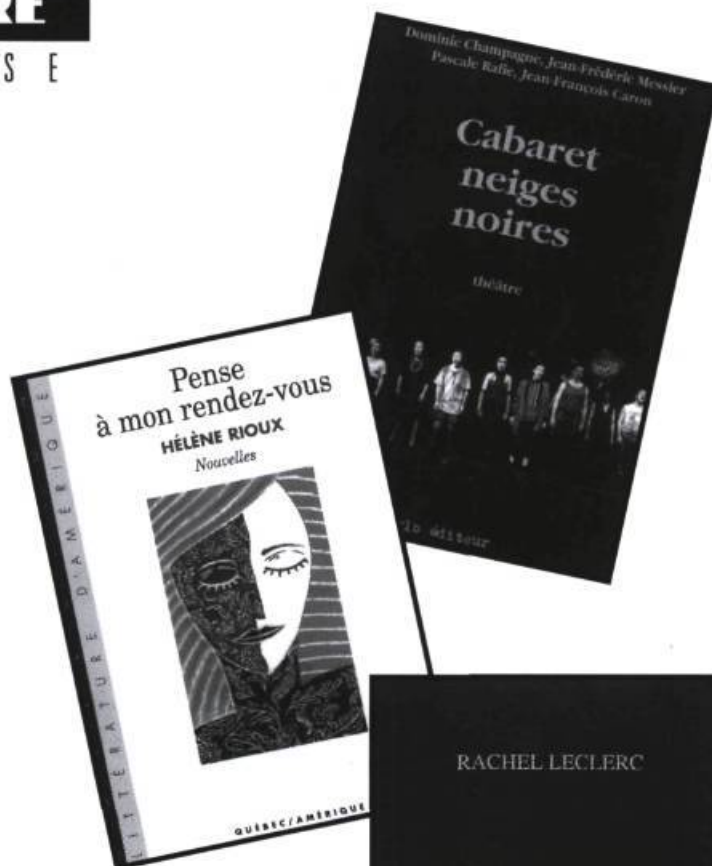
berger, mes amis ! Et si un jour le monde périt avant sa fin, ce sera à force de se regarder lui-même, tous les soirs se comporter en dessous de ses rêves et au-dessus de ses moyens ! » Ce livre est un hommage à Jean Genet, à Émile Nelligan, à Saint-Denys Garneau, à tous les poètes qui errent dans le monde à la recherche du paradis perdu.

Robert Lalonde y use de la même langue truculente qui le caractérise. Il explore les obsessions habituelles : les rapports d'amour-amitié entre hommes, entre hommes et femmes, la célébration de la nature, l'opposition entre l'exubérance de la nature et la contrainte associée aux institutions, collègues ou hôpitaux catholiques. Cependant, pour la première fois, il déborde nettement de son univers intérieur pour commenter l'Histoire, la littérature, le monde. Ça apporte un souffle nouveau, bienvenu dans son œuvre.

Robert Beaugard

PENSE À MON RENDEZ-VOUS
Hélène Rioux
Québec/Amérique, 1994,
142 p. ; 17,95 \$

Dix nouvelles, presque autant de bijoux ciselés dans une langue remarquable : rendez-vous difficile à refuser que celui que propose Hélène Rioux. Rendez-vous infiniment plus agréable, il est vrai, que celui auquel sont conviés les protagonistes des nouvelles ici réunies. Car c'est bien avec la mort que ces femmes sont toutes confrontées. La mort qui parfois ne se montre que le bout du nez, derrière le temps qui court, les échéances inéluctables. La mort qui autrement se dévoile entièrement, ultime interlocutrice toujours crainte, qu'on ap-



préhende sa venue ou qu'on l'espère. La mort, banale, quelconque, celle des gens ordinaires. Mais toujours l'auteure demeure discrète, voire pudique devant ce moment qui nous guette tous, accordant à ses protagonistes d'affronter leur ultime destin dans l'intimité.

Pense à mon rendez-vous explore les interrogations et les angoisses de l'âme humaine pour lesquelles Hélène Rioux, en pleine possession de ses moyens, démontre une capacité d'empathie peu commune.

Gaétan Bélanger

RABATTEURS D'ÉTOILES
Rachel Leclerc
Noroît, 1994, 73 p. ; 15 \$

Un petit volume, tout noir. Sur la couverture, un titre, en lettres grises, timidement argentées, un titre seul au milieu de l'obscurité.

J'ai ouvert le recueil, délicatement, en ai touché les pages genre parchemin, puis l'ai refermé pour laisser glisser mes doigts sur la robe noire qui l'habillait. Le carton faisait des vagues sous les doigts. Cela m'a attirée.

J'ai alors pris l'ouvrage et, à la faveur de la nuit, l'ai lu en entier une première fois, en

m'attachant au titre de chacune des parties : « Le sacrifice », « Les dieux peuvent venir », « Le jardin chinois ». Chaque page était pour moi un unique poème tendant à livrer un unique message en rapport avec le titre de départ : insignifiant...

J'ai donc entrepris une seconde lecture, considérant cette fois chaque partie dans son ensemble, comme un long poème visant à éclairer une même réalité. C'était déjà plus significatif, plus accueillant, plus englobant pour la lectrice désorientée que j'étais.

Il me fallait dès lors un troisième regard, m'attarder aux images, leur donner forme, en faire un tableau, le détailler à loisir. Ce regard, je l'ai posé lentement et affectueusement sur chacun des mots et ils se sont enfin liés, comme une

famille éprouvée, pour me parler d'eux-mêmes.

J'ai pu ainsi entrer en Gaspésie, moi qui n'y ai jamais mis les pieds. J'y ai senti l'emprise de la mer, sa force, qui retient les pères puis leurs fils sans raison apparente si ce n'est qu'on reste là parce que là on a été. J'ai réalisé « la patience des femmes parmi les pierres », ces mères, ces épouses, ces filles, ces amoureuses, qui attendent... attendent quoi ? Je ne sais pas, peut-être de vivre autre chose que la peur, la peur de voir la mer engloutir les hommes qu'elles aiment, l'amour qu'elles leur portent, l'amour qu'elles ont pour elles-mêmes, l'amour lui-même.

Ce recueil est un long escalier sombre bien ancré dans la terre gaspésienne. La base est inondée par une mer meurtrière qui sape l'espoir de liberté. Il faut nager ferme, se battre, vaincre la marée qui refoule pour atteindre les barreaux secs, plus haut et voir enfin la lumière.

Rachel Leclerc entreprend l'ascension, va jusqu'à sa mère là-haut, parmi les étoiles, pour lui dire qu'elle a décidé de se libérer, de vivre autre chose que ce qui lui a été légué. Sa poésie parle à qui est prêt à écouter, pousse celui qui a le désir d'aller de l'avant, change celui qui a la force de se soustraire aux opinions, le courage de recomposer sa vérité.

Réjeanne Larouche

CABARET NEIGES NOIRES
Collectif
VLB, 1994, 213 p. ; 16,95 \$

La pièce de théâtre qui a fait événement depuis sa première, en 1992, nous est enfin donnée à lire. Constituée de courts numéros, à saveur de *cabaret brut*, qui se suivent et s'entre-courent, elle baigne dans un humour débridé et un cynisme *bonhomme* en costume de paillettes plus ou moins défraîchies. Il s'agit d'un gros *party* de dérision pour *cracher* sur la déraison triomphante, celle qui lamine les rêves de l'enfance.

Les auteurs, Dominic Champagne, Jean-Frédéric Messier, Pascale Rafie et Jean-François Caron, dramaturges appartenant à la *génération X* dont le désabusement s'appa-

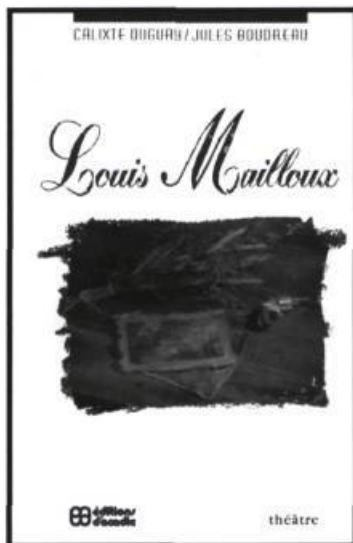
rente peut-être à celui de la jeunesse allemande qui nourrissait les cabarets au tournant des années 30, nous donnent parfois des textes à la limite du *buvable*. Mais on leur pardonne de bonne grâce car la rectitude dite politique *prend une débarque*, comme des panneaux d'un décor à peine fixé. D'autant que l'ensemble est conçu pour attiser l'énergie des acteurs et que le spectacle se déroule dans une atmosphère *emboucanée* que ne peut faire revivre une lecture solitaire et attentive. Pour s'en approcher — *Cabaret neiges noires* n'étant pas présenté hors métropole — on peut suivre le personnage « Prologue » qui, dans la pièce, invitait chacun à diluer sa conscience dans un peu d'alcool, afin de recréer chez soi, un tant soit peu, l'ambiance du cabaret.

André Marceau

LOUIS MAILLOUX
Calixte Duguay
et Jules Boudreau
D'Acadie, 1994,
110 p. ; 12,95 \$

Lors du Congrès mondial acadien tenu au Nouveau-Brunswick à l'été 1994, l'Acadie a parlé au monde. Ni pays, ni province, qu'importe ! L'Acadie existe et pas seulement dans l'imaginaire. Dans le cadre de cet événement d'envergure, Jules Boudreau et Calixte Duguay présentaient la comédie musicale *Louis Mailloux* — dix représentations jouées par des comédiens et des chanteurs acadiens, auxquelles ont assisté plusieurs milliers de spectateurs —, qui est en voie de devenir un classique du théâtre acadien.

Louis Mailloux met en scène l'Acadie de 1875. À Caraquet, un groupe d'hommes s'insurge contre l'adoption de la loi King qui interdit l'enseignement du français et du catéchisme dans les écoles acadiennes. Ils ont refusé de payer la taxe scolaire ; on leur a enlevé leur droit de parole. Déterminés, ces Acadiens sont prêts à tout pour reprendre en main la destinée de leur éducation. Peu après s'être engagé à épouser Jeanne Lanteigne, le téméraire Louis Mailloux, accompagné d'autres jeunes, tente d'intimider les Anglais



qui se sont malhonnêtement approprié des titres de syndics des écoles. On ne tarde pas à les dénoncer aux autorités et, sitôt arrivée au village, l'armée découvre le refuge des « émeutiers » qui assistent, impuissants, à la mort de Mailloux, sous les balles des soldats anglais.

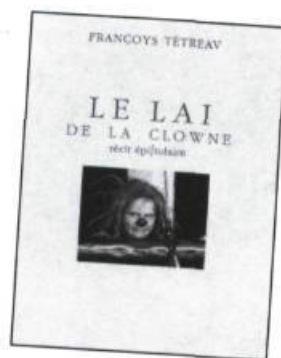
Personnage au destin tragique, Louis Mailloux possède les attributs de héros national et Jules Boudreau a raison de dire que c'est au théâtre qu'ils ressortent le mieux. Dès 1929, il apparaît sur la scène acadienne, sous le nom de Philippe Mailloux, dans une pièce de l'abbé James Branch : *Vivent nos écoles catholiques ! ou la résistance de Caraquet*. Présentée la première fois en 1975, reprise en 1976, 1978 et 1981, la version de Calixte Duguay et de Jules Boudreau est écrite en langue populaire, de même que les chansons qui marquent les moments importants de la pièce. Depuis 1992, et après plusieurs remaniements, la comédie musicale, *Louis Mailloux*, est devenue un rendez-vous annuel grandement apprécié des Acadiens et des touristes de partout, qui peuvent également la revivre en chanson, grâce aux deux enregistrements signés par Calixte Duguay (1978, 1993).

Les Acadiens, dit Jules Boudreau dans la préface de la pièce, commencent seulement à inventer leurs héros. L'Acadie, en effet, a toujours préféré les héroïnes et il faudra sans doute d'autres Louis Mailloux pour détrôner Évangéline et la Sagouine.

Judith Perron

TRIPTYQUE

2200, rue Marie-Anne Est, Montréal (Québec), H2H 1N1
Tél. et télécopieur : (514) 597-1666

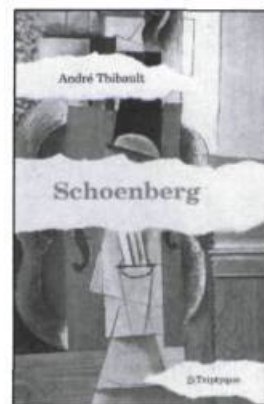


François Tétreau
LE LAI DE LA CLOWNE
(récit épistolaire)
92 p., 14,95 \$

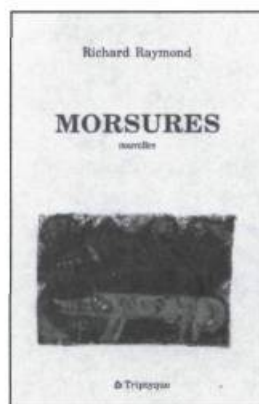
Un étranger s'installe à Paris pour un an. Très vite, il découvre que la jeune clowne, dont il a loué l'appartement, connaît une styliste en fine lingerie, que notre homme a naguère rencontrée dans l'atelier d'un sculpteur. Intrigué, il cherche à savoir comment les deux femmes se sont connues.



Robert Yergeau
À TOUT PRIX
Les prix littéraires au Québec
(essai)
159 p., 19 \$



André Thibault
SCHOENBERG
(roman)
175 p., 16 \$



Richard Raymond
MORSURES
(nouvelles)
169 p., 17 \$



André Gervais
SAS
(essais)
292 p., 23 \$

LE LOUP GAROU
Rose-Hélène Tremblay
Humanitas, 1994,
138 p. ; 14,95 \$

Blondin devient loup-garou le jour de sa naissance... Premier enfant de la famille à naître dans un hôpital lors d'un accouchement « sans douleur », il est privé des bras et des seins de sa mère devenue porteuse de microbes. Il cherche donc cette chaleur « maternelle » auprès de la chienne de la famille sur laquelle il calquera son comportement et dont il adoptera les instincts. Son enfance de bête à peine domptée est marquée par le jugement du père (« Maudit Zarzais ») et les moqueries des jeunes de son âge. Il incarne le parfait bouc émissaire, entre autres pour un pervers sexuel qui en abuse. Jeune adulte, Blondin court la campagne et cherche à combler ses besoins primaires, ce qui le pousse à violer sans remords. Maryse, Doudou, Vicky s'en occupent et l'aiment. Blondin se laisse alors quelque peu apprivoiser.

Rose-Hélène Tremblay ne nous livre pas une histoire classique de lycanthropie. Elle fait la critique de notre société des années 50, 60 et 70 où les Québécois sont passés brusquement de la foi religieuse à la croyance scientifique et à la jouissance matérialiste et individualiste. Le portrait est plutôt sombre et montre un rapport certain entre l'adhésion rapide au modernisme, impliquant l'abandon des savoirs et des valeurs traditionnelles, et la mésadaptation sociale. Fidèle à la théorie psychologique, la victime devient à son tour l'agresseur dans un cercle vicieux dont l'amour, comme le laisse percevoir la fin du roman, semble le seul remède. La belle a soumis la bête, mais celle-ci se tient toujours aux aguets...



L'écriture, dépouillée et saccadée, rend bien la dureté du récit et creuse des impressions durables, malgré quelques maladresses de syntaxe et d'orthographe.

Angèle Laferrière

OCTOBRE
Pierre Falardeau
Stanké, 1994, 190 p. ; 10 \$

Ce magnifique scénario est le fruit de rencontres s'échelonnant de la fin des années 70 jusqu'à la libération de Francis Simard en 1981, entre l'auteur et l'ex-felquiste. Les deux hommes y discutent en profondeur du sens de la Crise d'octobre. Lorsque Francis Simard est libéré, il propose à Pierre Falardeau, qui s'empresse d'accepter, de faire un film sur les événements d'Octobre. Pendant une semaine entière, ils évoquent leurs souvenirs, et reprenant les propos qu'ils se rappellent avoir tenus lors de ces « visites » en prison, ils les enregistrent. À partir des transcriptions des entretiens, Francis Simard va, de son côté, rédiger son livre *Pour en finir avec Octobre* (Stanké, 1982), alors que Pierre Falardeau commence seul un scénario

qu'il finalisera en s'inspirant largement de l'ouvrage de Francis Simard. Dix années de travail seront nécessaires à l'achèvement de ce scénario, qui essuya plusieurs refus de producteurs.

Octobre scrute avec minutie la Crise d'octobre, mais du point de vue des militants de la cellule Chénier et cela, de l'enlèvement de Pierre Laporte à leur arrestation. Le ton est intimiste, nous partageons pendant une semaine l'existence de quatre hommes solidaires qui sont allés au bout de leur idéal. Nous vivons les espoirs, les doutes et les déchirements de personnes sensibles et lucides qui ont eu le courage de se révolter contre l'aliénation et l'asservissement d'un peuple. Pierre Falardeau est un artiste honnête qui désire cons-

tamment aller au fond des choses. Il nous dit, dans l'avant-propos du scénario : « Oui, il faut réécrire l'histoire. Toute l'histoire. Oui, il faut rétablir la vérité. Toujours. Oui, il faut tenter de comprendre au risque de se tromper. » Pierre Falardeau fait ainsi sien l'idéal du jeune Marx, notamment lorsque celui-ci exige le bouleversement des rapports sociaux qui condamnent l'être humain à l'humiliation et au mépris.

Gilles Côté

GOLDEN EIGHTIES
Fulvio Caccia
Balzac, 1994, 154 p. ; 19,95 \$

En dépit du titre et du fait que le recueil emprunte à la chronique un découpage séquentiel, les douze nouvelles qui forment ce recueil aux contours éclatés circonscrivent un parcours autant spatial que temporel, les repères temporels s'estompant même pour mieux souligner une atmosphère indéfinie, trouble à certains moments. « La nature humaine, notera le narrateur de l'avant-dernière nouvelle, est un labyrinthe dont les saillies cachent des secrets souvent cocasses, parfois inquiétants, voire tragiques. »

Les nouvelles explorent ces saillies spatio-temporelles et nous livrent autant de visions d'un univers aux couleurs tantôt oniriques, tantôt fantastiques. Ainsi en est-il de cette femme dont la lutte éperdue consiste à vouloir déjouer la mort en faisant constamment le tour de la terre, les décalages horaires lui procurant l'illusion d'échapper au diktat temporel. Et cet autre personnage dont la quête d'une civilisation perdue se solde par la mort de son double. Ces deux personnages, Laura et Jonathan, traversent le recueil, s'appelant en vain dans le tumulte fin de siècle auquel Fulvio Caccia fait écho dans cette chronique qui nous plonge dans un univers où nos repères habituels ne nous sont d'aucune utilité. L'écriture sobre et ciselée de l'auteur épouse très bien ces tableaux dont l'ensemble évoque cette persistance onirique qui nous poursuit longtemps après le réveil, et la lecture.

Jean-Paul Beaumier

MARTIN-PIERRE TREMBLAY
UNE ANNÉE BISSEXTILE
 LES HERBES ROUGES / POÉSIE



LE PLUS PETIT DÉSERT
 Martin-Pierre Tremblay
 Les Herbes rouges, 1993,
 68 p. ; 9,95 \$

UNE ANNÉE BISSEXTILE
 Martin-Pierre Tremblay
 Les Herbes rouges, 1994,
 106 p. ; 9,95 \$

L'auteur a remporté en 1993 le prestigieux Prix Émile-Nelligan pour son recueil de poèmes *Le plus petit désert*. Nous saluons ici ce tout jeune homme qui, à vingt et un ans, a commis un premier livre d'une rare maîtrise.

Chaque poème de ce recueil nous donne l'impression de vivre les mots avant la mort. Comme si la métaphore, une fois raisonnée, nous livrait en catimini une suite ininterrompue de dérives sémantiques qui nous transportent dans l'élémentaire et l'universel. Nous parlerons aussi du bel équilibre de ses poèmes et de l'économie générale des textes tous empreints de sobriété et de retenue. Le lecteur ne retrouvera donc pas au fil des pages la logorrhée propre aux jeunes voix révoltées qui cassent la baraque. Ça et là, des échos de poètes contemporains. Autant de magnifiques indices de la richesse de ses lectures. L'étudiant Tremblay a bien appris ses gammes et nous montre une certaine virtuosité, pour ne pas dire une virtuosité certaine.

Par contre, l'auteur ne nous étonne pas par ses audaces ou son inventivité. Nous sommes en présence d'une poésie factuelle, décemment syntaxique, où le ludisme propre aux jeunes gens nous convie au

corps et au vif du sujet. Bref, un texte *poétiquement correct*. Il en est autrement de son second recueil.

Une année bissextile enfile maladresses et gaucheries. Comme si l'auteur, par excès de confiance, défiait le lecteur ; comme si l'éditeur, dans un moment d'aveuglement, larguait l'auteur. Il suffit d'écrire ici que le poète n'est pas à l'aise dans la prose. Que ce soit les tranches de vie d'une consternante banalité, la narrativité boiteuse ou l'indigence formelle, tout dans ce recueil transpire l'improvisation et l'amateurisme. L'alternance incongrue de poèmes-poèmes et de poèmes en prose dessert et la poésie et la prose, qui se nuisent et finalement s'autodétruisent par leur pauvreté thématique, grammaticale et syntaxique. Nous y vibrons au vide. Malheureusement.

Nous osons espérer que le petit chaperon aux herbes rouges (et j'écris cela sans méchanceté) ne sera pas dévoré par ces grands méchants

loups d'éditeurs, ces amateurs de cafés minables et d'auto-dafés. Nous souhaitons à l'étudiant Tremblay de ne plus écouter les conseils de Mère Grand, ni de manger en chemin ses biscuits David. Ces derniers provoquent chez les candides une torpeur dont il est impossible de se libérer, à moins de revenir au précieux songe matériel et d'oublier le singe savant qui s'agite en chacun de nous.

Renaud Longchamps

ŒUVRES COMPLÈTES, t. II

Louis Hémon
 Édition établie
 par Aurélien Boivin
 Guérin, 1993, 998 p. ; 100 \$

À première vue, le dépaysement est total. Qui, en effet, aurait imaginé l'auteur de *Maria Chapdelaine* en analyste du sport ? Qui se serait attendu à ce que Louis Hémon consacre un roman entier, *Battling Malone, pugiliste*, à la boxe ? Pourtant, à la lecture, Louis Hémon se révèle un très

compétent docteur ès compétitions. Renseigné, minutieux dans son maniement des statistiques et des comparaisons, prompt à flairer l'inédit et à devancer la concurrence, il rend l'activité sportive intelligible et attirante pour un public français qui, à l'époque, n'avait peut-être pas pour ce domaine la propension des Britanniques.

Si, dans ces chroniques et ces nouvelles consacrées au sport et plus encore dans *Battling Malone, pugiliste*, on retrouve l'auteur de *Maria Chapdelaine*, c'est que Louis Hémon, ici aussi, voit le destin humain comme tragique. L'effort, même dans le sport, n'est jamais plus beau que lorsqu'il débouche sur la cruauté de la défaite. Conception peut-être grecque des risques de la démesure.

Ceux qu'agressent aujourd'hui les termes anglais que multiplient les journalistes sportifs français rugiront sans doute en constatant avec quelle ferveur Louis Hémon puise dans l'anglais l'essentiel de son lexique sportif. Du *off-side* au *referee*, du *contest* au *heat*, celui qui presse pourtant la France de rejoindre l'Angleterre dans le respect de l'activité physique ne traduit rien. D'autres verront plutôt le progrès...

Quant à l'éditeur Guérin, toujours d'un goût sûr, il nous offre cette fois un ouvrage sublime.

Laurent Laplante

LE LOUP DE GOUTTIÈRE

NOS NOUVELLES PARUTIONS

Laurier Veilleux
LA PEUR DES ÉCLIPSES



Œuvres de
 Jean-Claude Doigni
 15,00 \$

Nathalie Watteyne
ALENTOUR FILER



Œuvres de
 Françoise Catellier
 15,00 \$

Lyne Richard
LES SOIFS MULTIPLIÉES



Œuvres de Claudel Huot
 15,00 \$

Lorraine Pominville
ÉLÉONORE ÉLÉONORE



Œuvres de Michel Giguère
 15,00 \$

347, rue Saint-Paul, (face à la Gare du Palais), Québec, Qc
 Téléphone : (418) 694-2224 Télécopieur : (418) 694-2225

LA VILLE AUX YEUX D'HIVER
 Claude Beausoleil
 Écrits des Forges, 1994,
 76 p. ; 10 \$

Ce n'est pas la première fois que Claude Beausoleil laisse s'épancher en textes poétiques son amour de Montréal ; sans doute pas la dernière non plus. Les textes coulent de source et confirment ce que lui-même a dit et redit : il écrit comme il respire. Tout ce qu'il vit, se remémore, observe ou découvre peut, semble-t-il, déclencher de nouveaux rythmes, faire surgir d'autres images, des dédicaces, donner naissance à des textes longs ou courts où, si souvent, une ou plusieurs lignes nous sautent au cœur, claires, évidentes dans leur beauté même. ▶

Sa poésie nous projette toujours loin, vers les autres et le monde. Le recueil réunit six thèmes, mais on est toujours à Montréal dans la neige et le froid où « aux abords d'une ville au regard dit de glace/tu recrées à la lettre l'espoir et l'univers ».

Monique Grégoire

À MOTS DÉCOUVERTS CHANSONS

Sylvain Lelièvre
VLB, 1994, 212 p. ; 18,95 \$

Les chansons de Sylvain Lelièvre sont des images ancrées dans notre histoire personnelle comme autant de souvenirs que la mémoire retient pour leur saveur, leur odeur, leur atmosphère. J'étais à la petite école lorsque Lelièvre chantait « Petit matin » à la radio. Que je relise le texte ou que je réentende (rarement) cette chanson, le spectacle impressionniste du départ pour l'école aux premières lueurs du jour me revient, ça goûte les rôties au beurre d'arachide et l'espoir de devenir grand. Et la crise d'identité de ma mère lorsqu'elle entendit « Moman est là », tous ces silences qui devinrent des cris. Puis, avec l'âge, on oublie les rêves ou on les tait, mais parler de l'univers de Sylvain Lelièvre, c'est montrer la place du souvenir nostalgique, sélectif, fondateur d'un destin à faire, à espérer.

Sylvain Lelièvre inscrit sa poésie dans le quotidien d'où on ne sort que rarement. De là l'importance de saisir les petites choses pour mieux trouver les grandes. L'histoire collective se déploie au fil des préoccupations intimistes et l'œil critique du poète compositeur se pose toujours avec lucidité sur le sort humain. Chansons à personnages (« Marie-Hélène », « Kérouac », « Le croque-mort

à coulisse », « Le chanteur indigène », etc.), chansons socio-politiques (« Drôle de pays », « Tu vas voter », « Place T'ien an Men », « Quelque part un enfant », etc.), chansons intimes, chansons d'ennui, chansons de tendresse, toutes expriment une grande sensibilité avec un souci d'originalité esthétique, un lyrisme porteur de rythmes et d'images séduisantes, touchantes, évocatrices, surtout pas mièvres ni indifférentes.

Le livre arrive au moment où l'album compilation sort. Pourquoi ne pas se procurer les deux pour redécouvrir un poète, un compositeur-interprète, un artiste.

François Larocque

LE CHEMIN DE KÉNOGAMI
Cécile Gagnon
Québec/Amérique, 1994,
297 p. ; 19,95 \$

« — On va aller ouvrir un nouveau pays, Georgina. Comprends-tu ce que ça veut dire ? Une place où il n'y a rien. Pas de route, pas de village, pas de maison. Juste des arbres et du ciel. On va faire tout en neuf, avec nos seuls bras. » Georgina, la narratrice, se met à rêver à cette forêt, à ce ciel et aussi à ce lac,



devenir maîtresses de leur destin. Mais dans ces terres sauvages se trouvent des exploités (les compagnies papetières anglaises) et leurs auxiliaires gouvernementaux, religieux et amérindiens... Georgina cherche à comprendre toute la complexité de l'exploitation des petites gens, mais on veut la garder dans l'ignorance : le devoir de la femme n'est-il pas d'obéir à son père, puis à son mari et de lui faire des enfants ?

D'une écriture limpide, ce roman de Cécile Gagnon a bien gagné son classement dans la Série best-sellers de la collection « Deux continents », au côté des *Filles de Caleb* et des *Tisserands du pouvoir*, puisqu'il en possède les caractéristiques historiques, romantiques et épiques.

Angèle Laferrière

LES DERNIÈRES SOLITUDES
Jean-Louis Tremblay
De la Huit, 1994, 139 p. ; 20\$

C'est un plaisir de découvrir ou de redécouvrir, sous la plume de Jean-Louis Tremblay, des visages de la ville de Québec, dont certains sont aujourd'hui disparus. La Belle Capitale est en effet omniprésente dans son dernier recueil de nouvelles. Parfois elle se trouve au premier plan, le décor de ses rues jouant un rôle actif. Ailleurs, elle se fait discrète jusqu'à n'être qu'un port d'attache. Les personnages dans *Les dernières solitudes* font la plupart du temps partie de la bourgeoisie de Québec, ou gravitent autour de celle-ci. Cet angle de vision présente un intérêt supplémentaire pour ceux à qui ce monde est inconnu.

Gaétan Bélanger

**LES PAROLES QUI MARCHENT
DANS LA NUIT**
Pierre Morency
Boréal, 1994, 109 p. ; 18,70 \$

Pierre Morency, ce marcheur considérable, promène son flegme de grand héron d'Amérique française sur le bord de tous les fleuves imaginaires, accompagné de lecteurs à la fois lucides et fascinés. Il rend les mots dans toute leur simplicité, sans jamais altérer les glottes urbaines déjà rougies

aux langues perdues et aux colères marchandes, sans jamais déranger la nature imparfaite, forcément volatile.

Il suffit de demeurer au sol pour que naissent l'intelligence, puis la raison. En haut la Terre s'unifie dans l'insignifiance. En bas, la nature s'inquiète de son silence : la vie seule autorise les cris. C'est pour cette raison que les cervelles d'oiseau se gonflent à l'hélium interprétatif des rampants pour ainsi justifier leur persistance dans l'atmosphère, alors qu'ils ignorent tout du vocabulaire de l'extinction et du petit rire de « l'oiseau-logue » soulevé par la plume de l'aigle.

« C'est compliqué de faire simple », me confia un jour Victor-Lévy Beaulieu. Je sais. Tout est répliqué. Tout est simplement compliqué. Je sais : la vie se réorganise tous les matins, sur un coup de dé, au fond d'une tasse de thé, sur un coup de tête, avant le dernier tête-à-queue d'une existence interminable parce que dilatée avec le temps et la fuite de l'univers. Les oiseaux s'élèvent et pourtant ils ne nous enseignent que des chants certains, que l'occupation gracieuse mais combien silencieuse de l'air.

Et la mort et le personnage Trom dans cette démarche poétique ? Eh bien Trom triche avec les forces centrifuges et désintégratrices. Et Trom ne trébuche pas. Il est l'exact

verlan de la mort. Il vole. Les mots. En tout égalité. Avant le passage des grands vents. Après la saison incessante des arbres. Ce rimbaldien tranquille « voit un chêne là où repose un banc, [...] une chèvre à l'endroit où le gardien dit voir une barrière ». C'est un premier de cordée à l'œil pendu aux aspérités des objets, à la langue droite, souple et déliée. Il nous relie ainsi au grain de sable et à l'univers.

Plus loin, et sans jamais s'enfoncer, les paroles qui marchent dans la nuit n'appartiennent pas au Bonhomme Sept-Heures. Elles évoquent plutôt les bottes de sept lieues du poète qui, selon moi, ne viennent « pas pour nous affaïsser ». Ici, le bestiaire est toujours contemplatif, pour ne pas dire admiratif. Ici, les drames sont ailleurs et autorisés de sénescence. La nature, immédiate, s'offre au sens premier, avant l'ancestral sang versé. Et la vie se signe toujours avant le départ. Répétons-le : les drames sont ailleurs : dans la petite vie, la grande agonie, l'éternel effacement. Avant le premier souffle de ceux qui savent et qui ne rêvent pas. Après les dernières paroles de ceux qui rêvent et qui ne savent pas. La mort n'habite pas cette parole, parole de Trom.

Celui qui rêve et qui sait est heureux de lire en cette lamentable fin de siècle le procès-verbal de la vraie vie (qui est

ailleurs, comme chacun sait). Loin de tous ces fonctionnaires de l'imaginaire à l'œil de porc frais et aux gros sabots institutionnels. Voici un bel et bon livre qu'il faut garder près de soi dans la soie de ses mots, pour les soirs d'hiver et d'adversité.

Nous saluerons aussi Pierre Morency, cet homme à la gravité légendaire et à la parole vélocité. Le livre refermé, nous passerons tout près du poète et, pris de gêne ou de joie tranquille, nous lui chuchoterons à l'oreille que la poésie sera toujours une excuse à l'existence de l'humanité.

Renaud Longchamps

LA MORT DE L'ARTISTE

Hélène Blais
Du Savoir, 1994,
127 p. ; 15,95 \$

Dans *La mort de l'artiste*, Hélène Blais, jeune auteure de dix-sept ans, raconte le drame d'une adolescence tourmentée. Drame d'autant plus terrible qu'il s'accompagne d'incompréhension profonde, donc de grande solitude. Tenter de se conformer aux attentes de l'entourage est un choix possible, mais le prix à payer peut être très lourd. Dans ces circonstances, la mort sera vue parfois comme la seule issue... L'auteure nous propose ici, chose plutôt rare de nos jours, une œuvre où le message



prime sur l'exercice de style. Bravo pour son courage ! Une révision du texte aurait cependant été bénéfique.

Gaétan Bélanger

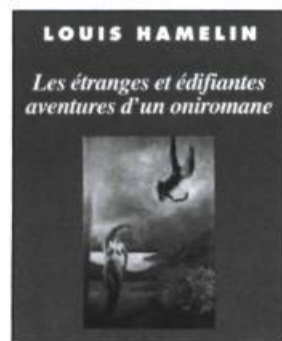
LA VIREVOLTE

Nancy Huston
Actes Sud/Léméac, 1994,
206 p. ; 24,95 \$

Un roman très intéressant, et vrai dans la simplicité de son écriture, sa structure découpée en multiples et brefs tableaux et tout le non-dit qui transpire entre les lignes. Sans relâche, la vie se faufile à travers des mots utilisés avec mesure ; c'est la vraie vie, belle et souvent difficile, vécue dans le quotidien, la liberté, sans reproches et sans remords.

Lin est danseuse et chorégraphe : « oui c'est pour cela »

L'instant même



Louis Hamelin
LES ÉTRANGES ET ÉDIFIANTES
AVENTURES D'UN ONIROMANE
feuilleton, 80 pages, 9,95 \$

Vincent Engel
LA VIE MALGRÉ TOUT
nouvelles, 188 pages, 19,95 \$

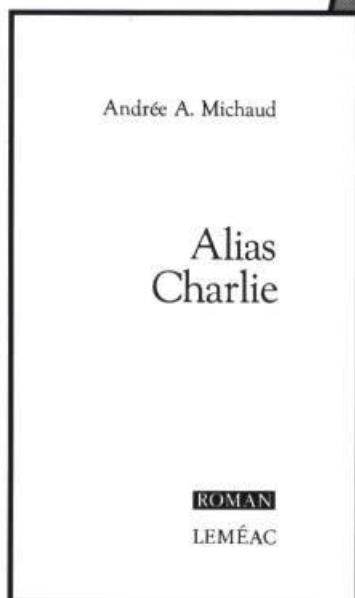


Steven Heighton
THÉÂTRE DE REVENANTS
nouvelles traduites de l'anglais
par Christine Klein-Lataud
320 pages, 27,95 \$

À l'occasion de la parution de son 50^e recueil de nouvelles, *L'instant même* vous offre un exemplaire de *Bris de guerre* (nouvelles de Jean-Pierre Cattet et encre de Benoist Demoriane, édition sur Ingres à la forme, ordinairement vendu 17,95 \$) à l'achat de deux titres de son catalogue.

que je suis au monde/et rien — non rien —/ ne peut égaler cette jouissance de faire bouger les corps dans l'espace/remplir l'air de mouvement/épouser la musique avec le silence scandé/sauts et soubresauts/muets hurlements de toutes les joies et peines de l'univers ». Mais elle est aussi amoureuse, amante, mère... et heureuse de l'être ! Pas de longues descriptions pour le démontrer ; plutôt de courts épisodes, des sensations et des émotions saisies sur le vif pour révéler le bonheur intense découvert dans la relation amoureuse, ou l'émerveillement devant les capacités en développement du premier enfant. Tout ce que Lin observe et découvre, elle voudrait l'exprimer dans la danse. Puis se glissent progressivement des images moins lumineuses. Pourquoi le deuxième bébé geint-il, pleure-t-il, crie-t-il ? Marina est une « hurleuse » ! Comment Lin peut-elle être envahie par l'inspiration de nouvelles chorégraphies et rester disponible à Derek et aux deux enfants qui sont amoureux d'elle, chacun à sa façon ? Pourquoi la mort est-elle si souvent évoquée par les petites filles ? Est-ce le pressentiment de l'abandon qui se profile ? « Parfois, quand on fait l'amour, lui dit Derek après [...], j'ai l'impression que tu veux me chorégrapier. » Lin fera le tour du monde avec sa troupe de danseurs, elle connaîtra le succès, une opération ratée à la hanche, la solitude alors qu'elle garde dans son sac les photos de ses filles qui remontent à dix ans déjà. Le roman nous fait partager la vie des personnages sans s'égarer dans des détails inutiles ni les juger ; finalement ils nous habitent !

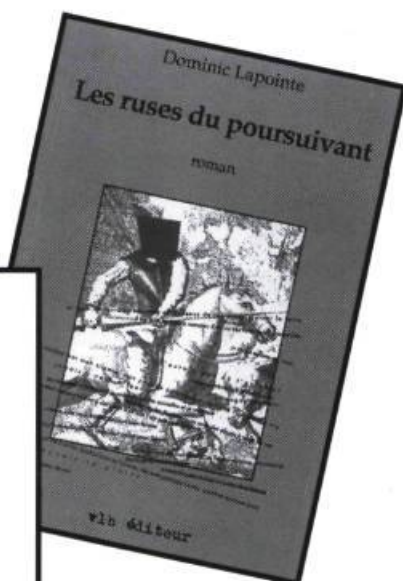
Monique Grégoire



ALIAS CHARLIE
Andrée A. Michaud
Leméac, 1994,
152 p. ; 21,95 \$

Voici une histoire d'amour, complètement folle, oui, mais tout aussi belle. Histoire d'amour entre Charlie et Amélia d'abord, puis entre Charlie et Emily, une Emily prête à tout pour être aimée de Charlie, prête à changer d'identité, à jouer le jeu, à devenir une seconde Amélia.

En utilisant de savants coq-à-l'âne et une écriture des plus soignée et poétique, Andrée A. Michaud nous convie à une vertigineuse progression vers la folie. L'histoire est cadrée comme à travers un objectif de caméra, ce qui donne au récit un ton froid et détaché, puisque tout, même la mort — surtout la mort — est vu à travers cet objectif. L'écriture s'accorde au rythme des sentiments, tantôt troublée, hachée, saccadée, tantôt plus calme, douceuse, sensuelle. Malgré la mort, malgré les souvenirs obsessionnels et la violence du personnage principal, la narration est vive et fraîche.



Charlie aimait Amélia, Amélia n'est plus. Mais Emily est là, et Emily aime Charlie... Peu importe à travers quel objectif on regarde, la vie n'a qu'un sens : être aimé jusqu'au délire. C'est cette histoire d'amour d'une indicible tendresse, où abondent sons, odeurs, images, textures, que nous offre Andrée A. Michaud avec *Alias Charlie*.

Martine Latulippe

LES RUSES DU POURSUIVANT
Dominic Lapointe
VLB, 1994, 195 p. ; 16,95 \$

Le poursuivant, c'est le lecteur. Il lui faut des ruses inimaginables, inouïes, pour arriver à poursuivre sa lecture. Le texte se présente comme un tissu d'actions incongrues, incohérentes, paradoxales ; s'y retrouvent des extraits de chansons (de Gilles Vigneault, de Bertrand Gosselin, d'Octobre et de Pierre Flynn, qui intervient souvent comme personnage, tout comme Jim Corcoran incarnant Milan Kundera, personnages qui sont des mises en abymes incarnées), de réflexions sur l'écriture et les aléas de l'imagination en mal de vraisemblance.

Un film est prétexte au roman que le lecteur tente de décoder. Le narrateur construit donc le roman au fur et à mesure, se jouant des rôles orthodoxes attribués généralement aux personnages d'un récit : actions en mutations,

échange de narrateurs, personnages fuyants, typés, temps éclatés et lieux en constantes transformations. L'écriture ressemble étrangement à de l'écriture automatique, voire à celle d'un journal intime, reflet d'une pensée inconstante : « Ce cri résonne longtemps dans le champ des bébés croix. Elles poussent quand même, mais ne crient pas ; c'est l'Italienne qui s'en charge, pleure pour elles, dit maman j'ai soif, râle, de toussotements en raclements, j'ai soif, j'ai soif... ». C'est voulu, souhaité de la part du narrateur qui veut faire sauter les conventions et construire sa propre (pour) suite dans les idées : « Parce que mes suites dans les idées ne sont pas intelligentes ; elles sont abusives, nubiles, jalouses, profondément enracinées dans la décadence. » L'expression, en constante réflexion sur elle-même, fait appel à différents niveaux de langage.

Notons que Dominic Lapointe a obtenu pour ce premier roman le Prix Jacques Poirier 1994, du Salon du livre de l'Outaouais.

François Larocque

LA TRAVERSÉE DE LA NUIT
Michel Pleau
Noroît, 1994, 60 p. ; 10 \$

Voici le deuxième recueil de poésie publié par Michel Pleau, Prix Octave-Crémazie 1992. Le texte prend corps autour d'un nombre limité de mots qui vont et viennent à travers les pages sans jamais les noircir. Le poète évoque « la nuit perdue sur le papier », « les ombres [qui] sortent de la terre », « une pierre à l'entrée de la nuit »... ; ces mots s'associent entre eux ou en intègrent quelques autres comme *le temps, les arbres, le silence, l'enfance*, et lentement s'élabore le poème tel « un bateau qui coule/dans l'encre des choses ». Cette ronde des mots ne fixe pas le poème sur la page mais crée plutôt une image floue et mouvante qui rôde entre les lignes. Ces fragments poétiques sont comme les arbres, dont le vent modifie l'image en jouant avec la lumière et les ombres de la nuit.

Monique Grégoire